Hector Berlioz, à Genève, en 1865 [suite]

Autor(en): **Kling, Henri**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **La musique en Suisse : organe de la Suisse française**

Band (Jahr): **3 (1903-1904)**

Heft 44

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1029758

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

à Bâle, où son père s'opposa à ce qu'il accepta la place de directeur des chœurs du théatre de Brême, que le directeur Beha lui avait offerte. Nous le voyons ensuite faire un voyage à Londres et à Paris. A peine rentré à Bâle, dans le courant de l'automne de 1861, il se passa un événement important pour tout l'avenir de Hégar. A Gebweiler, non loin de Bâle, en Alsace, ville natale de Julius Stockhausen, celui-ci dirigeait un chœur ainsi qu'un orchestre d'amateurs. Mais le grand chanteur était si souvent en voyage pour ses concerts, qu'il lui était impossible d'assister régulièrement aux répétitions et aux exécutions de la Société dont il était le directeur. Il se vit donc obligé de chercher un remplaçant pour le suppléer pendant son absence, et c'est ainsi qu'il en arriva à faire appel à Hegar. Ce dernier résida donc à Gebweiler de 1861 à 1863. Le commerce intime dans lequel il entra avec Stockhausen lui fut extrêmement profitable et exerça sur son développement artistique la plus heureuse influence. C'est là qu'il compléta ses études et put mettre aussitôt en pratique ce qu'il apprenait. Quoique Stockhausen, appelé à Hambourg pour y diriger le concert de la Philharmonie, le laissât seul et indépendant à Gebweiler, Théodore Kirchner, dont il avait fait la connaissance à Bâle dans cette époque, lui conseilla d'aller s'établir à Zurich. Mais il était dur pour le jeune directeur, de quitter Gebweiler, cette jolie petite ville, où la vie avait été si belle pour lui, dans la société d'hommes enthousiastes qui l'aimaient et comprenaient son art. Kirchner cependant réussit à déterminer Hégar au départ, et c'est ainsi que nous le trouvons établi à Zurich, dans l'automne de 1863, en qualité de directeur des chœurs au théâtre et de chef de la Société de l'orchestre.

V. Andreæ.

(A suivre.)

Hector Berlioz, à Genève, en 1865.

Conférence publique, donnée à l'Aula de l'Université de Genève, le 9 novembre 1909, par H. Kling, Professeur au Conservatoire.

(Suite)

Cependant, la résolution enthousiaste qu'avait prise Berlioz de se faire musicien, rencontrait auprès de ses parents une très vive opposition. Son père, et surtout sa mère, ne voulurent absolument pas y consentir; pour cette dernière qui avait des opinions religieuses et fort exaltées, acteurs, actrices, chanteurs, musiciens, poètes, compositeurs, étaient des créatures abominables, frappées d'excommunication par l'Eglise et comme telles, prédestinées à l'enfer. Il eut donc de rudes assauts à soutenir avec sa famille pendant un séjour à la Côte où il était revenu pour plaider lui-même sa cause.

De guerre lasse, son père finit par lui accorder la permission de retourner à Paris pour étudier la musique.

Au comble de ses vœux et à peine revenu dans cette ville, Berlioz se livra avec ardeur à son art favori. Admis au Conservatoire comme élève régulier, il eut Lesueur comme professeur de composition et Reicha comme professeur de contrepoint.

Nous voici de nouveau, avec Berlioz dans la capitale, pendant l'hiver de 1826. Il commença par louer une très petite chambre au cinquième, dans la Cité, au coin de la rue Harlaye et du Quai des Orfèvres, s'imposant un régime alimentaire plus rigoureux peut-être que celui des solitaires de la Thébaïde; mais ces privations ne suffisent pas pour lui permettre de s'acquitter envers un ami généreux nommé de Pons, qui lui avait prêté naguère 1200 frs. pour l'exécution d'une *Messe*, à Saint-Roch, que Berlioz avait composée. Comme la moitié de la somme était encore due, l'ami, M. de Pons crut bien faire en réclamant cet argent à M. Berlioz père. Celui-ci indigné, signifia à son fils qu'il n'eut

plus à compter sur un budget mensuel : — Qu'importe ! pensa le déshérité, je suis accoutumé à vivre de peu ; et puis n'ai-je pas trouvé des leçons de musique à un franc le cachet ? Plutôt que de crier misère et de s'avouer vaincu, plutôt que d'appeler sa famille à son aide, il résolut d'avoir recours aux derniers expédients. Il fit maigre chère, témoin ce jour où pour son dîner il n'acheta que quelques grappes de raisin, puis le lendemain, du pain pour 43 centimes, du sel pour 25 centimes, total, 68 centimes ! A bout de ressources; Berlioz se décida à se faire choriste au théâtre des Nouveautés, où l'on jouait des vaudevilles et des opéras comiques.

Avec sa verve habituelle, Berlioz raconte son admission à ces hautes fonctions. « L'administration du Théâtre des Nouveautés, m'annonça que le concours était ouvert pour la place, l'objet de mon ambition. L'examen des prétendants devait avoir lieu dans la salle des Francs-Maçons de la rue Grenelle-Saint-Honoré. Je m'y rendis. Cinq ou six pauvres diables comme moi attendaient déjà leurs juges dans un silence plein d'anxiété. Je trouvai parmi eux un tisserand, un forgeron, un acteur congedié d'un petit théâtre du boulevard et un chantre de l'Eglise de Saint-Eustache. Il s'agissait d'un concours de basse ; ma voix ne pouvait compter que pour un médiocre baryton ; mais notre examinateur, pensais-je, n'y regarderait peut-être pas de si près.

C'était le régisseur en personne. Il parut, suivi d'un musicien nommé Michel, qui fait encore à cette heure partie de l'orchestre du Vaudeville. On ne s'était procuré ni piano, ni pianiste. Le violon de Michel devait suffire pour nous accompagner.

La séance est ouverte. Mes rivaux chantent successivement à leur manière différents airs qu'ils avaient soigneusement étudiés. Mon tour venu, notre énorme régisseur, assez plaisamment nommé Saint-Léger, me demande ce que j'ai apporté. — Moi ? rien. — Comment rien ? Et que chanterez-vous alors ? — Ma foi, ce que vous voudrez. N'y a-t-il pas ici quelque partition, un solfège, un cahier de vocalises ?... — Nous n'avons rien de tout cela. D'ailleurs continue le régisseur d'un ton assez méprisant, vous ne chanterez pas à première vue je suppose ? — Je vous demande pardon, je chanterai à première vue ce qu'on me présentera. — Ah ! c'est différent. Mais puisque nous manquons entièrement de musique, ne sauriez-vous pas par cœur quelque morceau connu ? Oui, je sais par cœur les *Danaïdes*, *Stratonice*, la *Vestale*, *Cortez*, *Oedipe*, les deux *Iphigénie*, *Orphée*, *Armide*.... — Assez, assez ! Diable ! quelle mémoire ! Voyons, puisque vous êtes si savant, dites-moi l'air *d'Oedipe* de Sachini : « Elle m'a prodigué ». — Volontiers. — Tu peux l'accompagner Michel ? — Parbleu, seulement je ne sais plus dans quel ton il est écrit. — En *mi* bémol. Chanterai-je le récitatif ? — Oui, voyons le récitatif.

L'accompagnateur me donne l'accord de *mi* bémol et je commence :

Antigone me reste, Antigone est ma fille,
Elle est tout pour mon cœur, seule elle est ma [famille
Elle m'a prodigué sa tendresse et ses soins,
Son zèle dans mes maux m'a fait trouver des [charmes, etc.

Les autres candidats se regardaient d'un air piteux, pendant que se déroulait la noble mélodie, ne se dissimulant pas qu'en comparaison de moi, qui n'était pourtant pas un Pischek ni un Lablache, ils avaient chanté, non comme des vachers, mais comme des veaux. Et dans le fait, je vis un petit signe du gros régisseur Saint-Léger, qu'ils étaient, pour employer l'argot des coulisses, enfoncés jusqu'au *troisième dessous*.

Le lendemain, je reçus ma nomination officielle ; je l'avait emporté sur le tisserand, le forgeron, l'acteur, et même sur le chantre de Saint-Eustache. Mon service commençait immédiatement et j'avais 50 fr. par mois. »

(A suivre)